

Des dilemmes innommables

Jeanne Corriveau

Numéro 151, hiver 2017

Patrimoine toponymique. S'inscrire dans le territoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84226ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

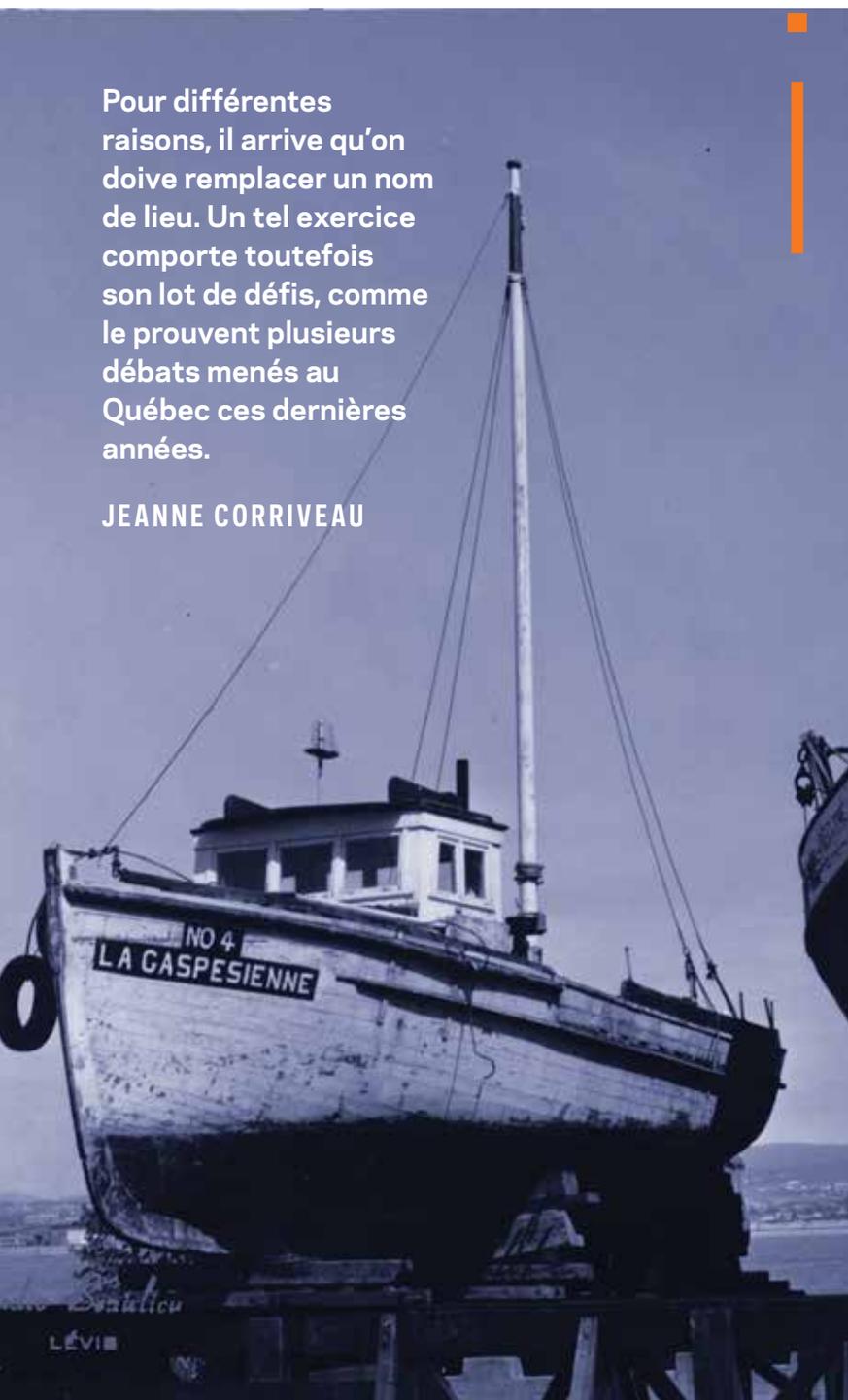
Citer cet article

Corriveau, J. (2017). Des dilemmes innommables. *Continuité*, (151), 30–32.

Des o innom

Pour différentes raisons, il arrive qu'on doive remplacer un nom de lieu. Un tel exercice comporte toutefois son lot de défis, comme le prouvent plusieurs débats menés au Québec ces dernières années.

JEANNE CORRIVEAU



Les noms de rue ne sont pas immuables. L'actualité récente a démontré qu'un scandale posthume pouvait entraîner la disparition rapide d'un toponyme, même quand celui-ci réfère à un géant du cinéma québécois tel que Claude Jutra. D'autres raisons peuvent inciter les autorités à revoir des noms de lieux. Chose certaine : quand le sentiment identitaire et les émotions entrent en jeu, l'opération s'avère souvent fort délicate.

Dans le dossier de Claude Jutra, la Commission de toponymie du Québec n'a pas mis de temps à acquiescer au désir des villes de rayer le nom du cinéaste sur lequel pesaient des allégations de pédophilie. Si la « désocialisation » d'un toponyme nécessite l'accord de la Commission, son remplacement relève de la compétence des municipalités. Celles-ci doivent toutefois respecter certaines règles, comme attendre un an après le décès d'une personnalité pour l'honorer.

Les controverses surviennent généralement avant la désignation d'un lieu, rarement après, admet d'entrée de jeu Jean-Pierre Le Blanc, directeur des communications à la Commission.

N'empêche que plusieurs noms sont tombés en disgrâce au fil des ans. Comme ceux du chirurgien français Alexis Carrel et du physicien austro-hongrois Philipp Lenard. Deux récipiendaires de prix Nobel que Gatineau a effacés de sa toponymie en 2015 en raison de leurs positions antisémites et de leurs sympathies à l'égard du régime nazi.

Certains odonymes traversent mal les années pour d'autres motifs. C'est ainsi que les noms comportant les mots *nègre*

À Lévis, la rue des Pinsons a été rebaptisée rue des Gaspésiennes. Ce nom ne fait évidemment pas référence aux habitantes de la Gaspésie, mais à un type de navire de pêche construit au chantier maritime Davie entre 1955 et 1960.

Source : Secteur des archives privées de la Ville de Lévis, fonds Les Industries A.C. Davie Inc.

dilemmes incommensurables

et *nigger*, dont la connotation péjorative justifie difficilement leur emploi aujourd'hui, ont été remis en question. « Ça faisait plusieurs années que la Commission avait ces noms de lieux dans sa mire parce que les demandes étaient récurrentes. Ailleurs au pays et à l'étranger, les changements avaient déjà été faits. La Commission s'est ralliée », explique M. Le Blanc.

En 2015, la Commission a donc rayé les noms de 11 lieux, essentiellement des cours d'eau, parmi lesquels Nigger Rapids, en Outaouais. Il s'en est tout de même trouvé pour s'opposer à la décision, comme la Ligue des Noirs du Québec. Changer le nom ne change pas l'histoire, a déclaré le président de la Ligue, Dan Philip. Le toponyme en cause aurait été choisi, à l'origine, pour rappeler la mort d'un couple de Noirs qui se seraient noyés dans ces rapides de la rivière Gatineau en 1912. Pour l'instant, les noms de lieux contenant *nègre* ou *nigger* n'ont pas été remplacés car il s'agit, dans plusieurs cas, d'endroits peu fréquentés.

Un passé encombrant

La Commission de toponymie du Québec prend certaines précautions avant de bannir un nom. Elle examine chaque cas en fonction de plusieurs paramètres, dont le nombre de demandes et la pertinence des justifications soumises.

Régulièrement, la Commission se fait interpeller au sujet de Jeffrey Amherst, officier anglais qui aurait ordonné la distribution de couvertures contaminées par la petite vérole aux Amérindiens, et du chanoine Lionel Groulx, critiqué pour ses tendances antisémites.

« C'est difficile de juger un personnage historique. On ne peut pas réécrire l'histoire. Mais si jamais il y a assez de gens pour demander un changement, ça pourrait se faire », avance Jean-Pierre Le Blanc.

Changer le nom d'une rue n'est pas un geste anodin. L'ex-maire de Montréal Gérald Tremblay l'a appris à ses dépens quand il a voulu rebaptiser l'avenue du Parc du nom de

Robert Bourassa. Deux mois de controverse, de mobilisation citoyenne, de menaces de poursuite et de malaise exprimé par la famille de l'ancien premier ministre ont finalement eu raison du projet.

Le maire Denis Coderre a rencontré la même résistance quand, pour rendre hommage à Jacques Parizeau, il a annoncé qu'il renommerait le parc de Vimy. Son geste a été qualifié d'«amnésie culturelle et historique». Pour calmer le tollé, les autorités ont fait en sorte qu'une section du parc Notre-Dame-de-Grâce rappelle désormais la bataille de Vimy.

GOOGLE MAPS COMME OUTIL DE CONTESTATION ?

Lorsqu'on change un toponyme, il faut s'assurer que les outils de référence contiennent la bonne information. Or, en septembre dernier, Patricia Cloutier, du journal *Le Soleil*, révélait que près de deux ans après l'harmonisation des noms de rue de Lévis, les anciennes appellations d'une douzaine d'artères figuraient toujours dans Google Maps. La Ville a tenté de transmettre la nouvelle carte à la compagnie. En vain. Des employés municipaux ont dû signaler les 55 000 nouvelles adresses une à une ! Et ce n'est pas tout. Plusieurs anciens noms réapparaissent constamment. Serait-ce le fait de citoyens mécontents, qui préféreraient les appellations antérieures ? Toujours est-il que ce petit jeu fait perdre du temps au personnel de la Ville. Sans compter que l'information erronée peut causer des problèmes d'orientation. (Josiane Ouellet)



À Montréal, l'idée de renommer le parc de Vimy en l'honneur de Jacques Parizeau a soulevé un tollé. Pour que cette importante bataille de la Première Guerre mondiale ne tombe pas dans l'oubli, on lui a consacré une partie du parc Notre-Dame-de-Grâce...

Source : Musée canadien de la guerre, coll. d'archives George Metcalf, MCG19920085-214 O.1321

Grand ménage à Lévis

Les changements de noms peuvent aussi devenir nécessaires en raison de fusions municipales. Une quarantaine de villes québécoises se sont livrées à cet exercice laborieux depuis les grands efforts d'unification de 2002.

Au lendemain du regroupement des municipalités de la Rive-Sud de Québec, Lévis s'est retrouvée avec huit rues des Pins, sept rues des Érables et six rues des Hirondelles. L'existence de doublons soulevait des enjeux de sécurité pour les services d'urgence et causait des problèmes dans la livraison des colis, souligne David Gagné, conseiller en patrimoine à la Ville de Lévis.

Lévis a donc entrepris de faire le ménage dans sa toponymie. Un travail de longue haleine, car elle comptait un nombre record d'odonymes problématiques, soit 722, ce qui représente 41 % de ses rues.

Le comité consultatif de toponymie s'est attelé à la tâche en suivant plusieurs critères d'analyse, dont l'ancienneté des noms, leur caractère historique et leur signification géographique. Lévis a profité de l'occasion pour rendre hommage à des personnalités de la région et promouvoir l'histoire locale.

À titre d'exemple, le vaste chantier toponymique a permis d'immortaliser des célébrités du coin. Employée de la Caisse populaire de Saint-Rédempteur pendant plus de 40 ans, Germaine Bibeau a maintenant une rue à son nom !

Dans Lauzon, le comité a choisi de rappeler l'influence du chantier maritime Davie sur le développement du secteur. C'est ainsi que la rue des Gaspésiennes (qui évoque la Gaspésienne, un navire de pêche spécialisé construit au chantier entre 1955 et 1960) a remplacé la rue des Pinsons, et que la rue du Tangon (pièce de bois ou de métal remplissant plusieurs fonctions sur un navire) a éclipsé la place du Bois.

Ces changements ne sont pas passés comme lettre à la poste. « Les gens ne sautent pas de joie quand on leur annonce qu'on va changer leur adresse, signale David Gagné. Quand on parle toponymie, tout est une question identitaire. Mais lorsqu'on explique les décisions, ça passe mieux. » Cette opération d'envergure a valu à Lévis le Mérite du français en toponymie 2015.

À Shawinigan, la démarche visant à éliminer les doublons après les fusions a été de moindre ampleur, mais a provoqué une levée de boucliers. Des citoyens ont accusé l'administration du maire Michel Angers de vouloir effacer l'histoire de la ville. Le maire a gardé le cap. Toutefois, il a échoué dans sa tentative de rebaptiser la 5^e Rue du nom de Jean Chrétien, la Commission de toponymie refusant d'accorder ce privilège à l'ancien premier ministre, encore vivant.

Chicoutimi, le nom qui chante

Si les changements de noms de rue bousculent et choquent parfois, ceux touchant les noms de ville peuvent déchaîner les passions. Au moment des fusions municipales de 2002, il a fallu baptiser les nouvelles grandes villes. Gatineau a éclipsé Hull. Montréal, Trois-Rivières et Sherbrooke ont avalé leurs voisines, tout comme Longueuil, qui a failli s'appeler Lemoyne.

Mais au Saguenay, le débat sur le nom de la nouvelle ville a embrasé la région. Près de 15 ans plus tard, plusieurs voix continuent de dénoncer la mise au rancart du nom de Chicoutimi au profit de celui de Saguenay. « C'est la plus grave erreur politique commise au Saguenay dans les 50 dernières années. Chicoutimi était un point de rendez-vous important, doté d'une grande valeur identitaire. C'est toute une histoire qui est bafouée », affirme l'historienne et polémiste Russel-Aurore Bouchard.

Lors d'un référendum, Saguenay l'avait emporté avec 52,5 % des votes contre 47,5 % pour Chicoutimi. M^{me} Bouchard attribue ce résultat à la « haine viscérale » qui opposait les citoyens de Jonquière et de La Baie (deux autres villes avalées par la grande agglomération) à leurs voisins. « C'était n'importe quel nom sauf Chicoutimi. » Selon elle, ce mot d'origine amérindienne signifiant « jusqu'où l'eau est profonde » avait une résonance historique beaucoup plus forte que Saguenay, un nom qui identifie déjà la région, une rivière et un fjord. « Chicoutimi apparaît dans les documents en 1661. C'est un mot qui chante. La perte est énorme. » Aujourd'hui encore, ce nom est employé pour désigner l'arrondissement et certaines institutions, telles que l'Université du Québec à Chicoutimi.

Comme quoi on ne change pas un nom à la légère. Il ne faut pas sous-estimer l'attachement de la population à ses repères identitaires, ni le rôle de mémoire que joue la toponymie dans la vie de tous les jours. ♦

Jeanne Corriveau est journaliste au quotidien *Le Devoir*.
